

*Les yeux ouverts**

par Karl BUTZER

Mes souvenirs commencent avant l'âge de trois ans lorsque je m'échappais d'un couvent en Belgique, et courrais en direction d'une église, environ deux kilomètres plus loin, où je savais pouvoir trouver ma grand-mère. C'était en 1937, lorsque ma famille fuyait illégalement l'Allemagne nazie. Mais cela nous ramène à une plus vieille histoire, dans les années 1870, lorsque la Prusse unifie son territoire, dessinant les contours de la future Allemagne. Cela provoqua immédiatement une guerre culturelle contre la minorité catholique qui se mobilisa en formant un parti politique, et travailla pour l'abolition des lois discriminatoires. La famille de mon père était composée de catholiques militants, qui se sentaient Rheinlanders et Européens autant qu'Allemands, et souffraient des politiques centralisées de l'État Prusse, ainsi que de son idéologie militariste et nationaliste. Pendant les premières années de la Grande Dépression (1929-1933), les catholiques allemands se rendirent compte des ressemblances entre les idéaux et les buts des nazis et des Prussiens : des études géographiques sur les habitudes électorales de l'époque montrent que peu de catholiques votèrent pour le parti national socialiste. Après la prise de pouvoir des nazis en 1933, avec seulement 35 % des voix, mes parents devinrent résolument opposés à l'État de plus en plus totalitaire.

Mon père, qui travaillait comme ingénieur dans une grande entreprise industrielle, refusa de faire le salut nazi et de participer

* Traduction et adaptation Juliet J. Fall, Université de Genève, qui remercie Merrick J. Fall et Sophie Rey pour leur aide.

aux défilés politiques, à tel point qu'il fut prié d'y prendre part le 1^{er} mai 1937, "sinon...". Peu de temps auparavant, mon frère, alors âgé de huit ans, s'était montré fidèle aux idéaux de la famille en refusant bruyamment de participer à une cérémonie nazie dans la cour de l'école. Les Allemands non-juifs ne pouvaient émigrer à l'époque, ni même quitter le pays sans permission spéciale, mais mes parents décidèrent de partir, illégalement. En mars 1937, mon père reçut le droit de participer à une conférence d'ingénieurs aux Pays-Bas, en emportant uniquement avec lui une mallette, une chemise propre et dix marks. Il envoya un télégramme à deux collègues juifs à qui il avait recommandé d'émigrer deux ans plus tôt et qui se trouvaient alors à Londres. Ils répondirent, lui offrant du travail, de l'aide pour les formalités administratives concernant l'immigration en Angleterre, et de l'argent pour le voyage. Quelques semaines plus tard, ma mère traversa la frontière pour aller en Belgique, officiellement pour faire des courses, mais continua jusqu'à Londres. Mon frère et moi passâmes la frontière en cachette, et trouvâmes refuge dans un couvent en attendant que mes parents s'installent dans un logement en Angleterre.

Nous avions de la chance que mon père, qui exerçait une profession bien reconnue, avait de bons contacts pour nous permettre de nous échapper. Beaucoup de juifs allemands ne pouvaient pas obtenir de permis de travail pour l'Angleterre ou les Pays-Bas, et furent arrêtés par les nazis et envoyés dans des camps de concentration. Nous passâmes de merveilleuses années en Angleterre, mais après Dunkerque en 1940, des policiers en civil vinrent chercher mon père tôt un matin pour l'envoyer dans un "camp d'internement". Quelques semaines plus tard, on frappa de nouveau à la porte, et cette fois ma mère, mon frère et moi furent également rassemblés. Nous passâmes six semaines sur l'île de Man, avec un minimum d'affaires, avant d'être relâchés car le patron de mon père avait des relations et insistait sur le fait que le travail de mon père était essentiel à l'effort de guerre. De nouveau, nous avions eu de la chance, car la plupart des autres détenus passèrent toute la guerre dans les camps, femmes et enfants séparés des hommes, bien que la vaste majorité étaient des réfugiés juifs allemands.

En janvier 1941, notre famille fut mutée au Canada, où ma perception et mon expérience de la dissonance ethnique s'accrut. Comme je l'explique dans l'un de mes écrits, je dirais simplement que l'émigration, la dislocation et les changements répétés d'environnement social m'ont sensibilisé au monde extérieur à un âge inhabituellement jeune.

Je vécus ma première expérience "géographique" l'été de mes quatre ans. Je pris l'avion de Londres à Bruxelles accompagné par un collègue de mon père. Je vis le monde d'en haut pour la première fois, assis dans un fauteuil à côté de la fenêtre dans un de ces petits et merveilleux avions des années trente. Les images sont encore vives dans ma mémoire. On voyait des champs, des lignées d'arbres le long des routes et des villages à perte de vue. Toutes les formes et les couleurs étaient différentes, alors que des nuages flottaient au dessous de nous. C'était tout simplement beau. Je pouvais même reconnaître des formes humaines lorsque nous décollions, et lorsque nous avions atteint notre altitude de croisière, je pouvais encore voir les voitures circulant sur les routes. Mais tout semblait minuscule, aussi petit que des jouets. Je fus totalement fasciné par ce monde miniature. C'était la première fois que je me rendais effectivement compte que les choses deviennent de plus en plus petites avec la distance.

Quelques années plus tard, quand mon frère me montra un atlas pour la première fois, je n'eus pas de problème à transférer ces images du monde, vues d'en haut, aux différentes échelles des cartes ou pour saisir la réalité abstraite qu'elles représentaient. A huit ans, cet atlas était devenu un de mes livres préférés, et à l'âge de neuf ans je pouvais identifier chaque pays que m'indiquait mon frère sur notre globe. En y repensant, j'ai compris à quel âge un enfant pouvait apprendre à aimer le monde merveilleux dans lequel nous vivons, et à comprendre les relations spatiales et les différences d'échelles, passant ainsi de la réalité "extérieure" à sa représentation symbolique sur une feuille de papier colorée.

J'ai d'ailleurs fait l'expérience de cela avec ma petite-fille Maddie. Elle était âgée de trois ans lorsque je lui montrais un atlas routier du Texas, en lui indiquant Dallas (où elle habitait), Austin (où ses grands-parents habitaient) et Houston (où ses cousins habitaient). Je lui fis suivre les routes reliant une ville à l'autre avec son petit index, en lui disant que ces lignes rouges

étaient les routes que l'on prenait en voiture. Quelques mois plus tard, elle revint en visite, et je ressortis cet atlas. Je lui montrai Dallas, et lui demandais comment elle était venue nous voir. Le même petit doigt boudiné retraça la ligne rouge depuis Austin, et elle me sourit timidement. Le cas se présenta de nouveau avec Sébastien, mon petit-fils de trois ans. Il venait de jouer avec son grand frère à un jeu de société construit autour d'une carte du monde. Le jeu consistait à déplacer de minuscules tanks, avions et bateaux de pays en pays. Bien qu'il ne sache pas encore lire, il pouvait me montrer où se trouvaient le Texas, l'Afrique, l'Asie, et l'endroit où ses grands-parents habitaient en Allemagne. Rien ne semblait lui poser de problème. La Chine ? Ici. La Russie ? Là. Notre manque actuel de connaissances géographiques vient du fait que nos parents ne savent que peu de choses sur les autres pays, et ne stimulent donc pas l'esprit de leurs enfants. Tous les enfants devraient grandir avec un atlas, et être aidés par un parent ou un camarade qui leur montre comment s'en servir.

Mais revenons-en à mon intérêt naissant pour la géographie dans mon enfance. Lorsque j'avais huit ans, ma mère acheta un livre incroyable, le livre de Richard Halliburton intitulé *Complete Book of Marvels* (*Le livre complet des merveilles*). Halliburton était un pilote aventurier dans les premiers temps de l'aviation qui volait vers toutes sortes d'endroits lointains, parlant aux gens, prenant des photos, et écrivant à ce sujet. Il combinait toujours un peu d'histoire avec une description vivante du pays, et son "livre complet" était également composé d'une section spéciale : un chapitre sur les Sept Merveilles de l'Ancien Monde. Je ne sais pas combien de fois j'ai relu ces descriptions des sites romantiques d'Égypte, de Mésopotamie et de Grèce, c'était une sorte d'introduction à l'histoire antique. Il y avait des grandes photos légèrement granuleuses des pyramides, des temples et des monuments, qui étaient toujours liées à des cartes montrant comment l'on pouvait voyager de l'une à l'autre. Ce même livre orne maintenant l'étagère de mon plus jeune fils, un architecte ; lui aussi a grandi avec ce livre.

J'étais assez en retard, et je ne savais toujours pas lire à la fin de la première année. Ma maîtresse me prit alors à part après l'école, chaque jour pendant deux semaines, et m'expliqua patiemment le "système" dans un environnement détendu. Je

compris finalement le "code" et devins bientôt un lecteur avide, surtout lorsque je découvris qu'il y avait des choses plus intéressantes à lire que les aventures de "Jack and Jill". Halliburton a grandement contribué à améliorer ma vitesse de lecture et ma compréhension, tout en me montrant le lien logique entre la géographie et l'histoire, et cela m'est resté tout au long de ma carrière.

En septième année nous passâmes notre temps à étudier la géographie du Canada à l'aide d'un livre scolaire portant le même nom. Le texte descriptif était un peu ennuyeux et surchargé de détails, mais l'enseignant était très bon et j'appris comment les lignes topographiques indiquent les contours. J'avais aussi un nouvel atlas, qui contenait des cartes continentales en trois couleurs, montrant les zones industrielles, les zones agricoles et les terres "non productives". Cela m'intrigua, et à l'aide d'un crayon, je superposais les frontières entre ces catégories sur un certain nombre de cartes politiques. Cela me fit découvrir qu'une partie des continents était "non productive" et que les couleurs uniformes d'une carte politique pouvaient indiquer de façon erronée la quantité de terre qui était utilisée, et celle qui était développée. A ce moment-là, je dessinais des cartes de pays imaginaires qui contenaient des massifs montagneux, des collines, des lacs et des déserts.

Ce fut le dernier livre important de cette époque formatrice. Alors que j'avais treize ans, ma mère me trouva un exemplaire du livre *Breasted's Ancient Times* de John Henry. C'était un livre scolaire de 1913 sur les civilisations du Proche-Orient, et une étude rigoureuse bien différente des vulgarisations simplificatrices des livres scolaires contemporains. Je dus me forcer pour le finir, mais il me fit connaître les âges préhistoriques de la pierre et du bronze, fait très nouveau pour moi, ce qui provoqua une impression durable. Breasted utilisait aussi la grandeur et le niveau de complexité des sites funéraires et des tombeaux pour identifier les niveaux de civilisation ; cela fut ma première introduction à l'évolution sociale. Je me souviens avoir été quelque peu surpris, toutefois, de découvrir que les artefacts funéraires et les chambres tombales pouvaient être une mesure de la civilisation.

Cependant, les livres ne furent pas mes seules sources de connaissance car mon père m'apprit à faire un jardin potager. Pendant la guerre, les États-Unis exportaient moins de produits vers le Canada et dès 1943, la population fut encouragée à planter des "jardins de la victoire". Il y avait un grand terrain vague derrière notre maison, de l'autre côté de la barrière où mon père commença à faire pousser des légumes. C'était visiblement une activité dont il était fier, et je compris plus tard qu'il l'avait appris de sa mère devenue veuve alors qu'il était encore petit. Elle faisait pousser des fleurs pour les vendre au marché et gagner sa vie. Avant elle, dès les années 1830, son père et son grand-père avaient été responsables des jardins floraux du château de Benrath. Mon père utilisait une pelle pour creuser un sillon de dix pouces qui était ensuite transformé en plate-forme surélevée, entourée d'une rigole de six pouces. Il marquait des larges lignes de trois pouces dans lesquelles il plantait les graines. Les haricots étaient semés par trois à quatre pouces d'intervalle, soit une dizaine de centimètres. Il enlevait régulièrement les mauvaises herbes et, lorsque nécessaire, traitait les plantations contre les parasites. En automne, lorsque les récoltes étaient finies, il retournait le légèrement la terre en brisant les mottes. Les résultats étaient spectaculaires : les plantes poussaient en rangs denses et solides, avec l'eau de pluie retenue dans les rigoles pour ne pas balayer les graines. Notre voisin canado-écossais était visiblement jaloux; il utilisait une bêche au lieu d'une pelle, grattait simplement la surface du sol sur quelques pouces, et ses lignes de haricots étaient minces et pleines de trous. Quatre ans plus tard, il racheta notre parcelle et nous expropria, en pensant probablement que notre jardin était ensorcelé, mais ses résultats sur notre vieille parcelle ne furent pas meilleurs.

Mon père m'a toujours expliqué pourquoi il faisait les choses à sa manière. Cette fois, il me dit avec un sourire malicieux que c'était le moment de mettre de l'engrais. De sept à onze ans, je travaillais souvent avec lui dans le jardin, ou j'allais dans des pépinières lointaines trouver des semences pour des légumes de notre pays d'origine tels que des choux-fleurs et des choux rouges. C'était notre première expérience de camaraderie, car nous ne participions pas à des sports organisés. Des années plus tard, lorsque mon intérêt se porta sur l'écologie culturelle, je me rendis compte que peu me restait à apprendre sur les champs labourés

ou l'horticulture intensive des cultures maraîchères. Mes propres enfants n'eurent pas ce privilège, mais connaissaient le jardin de roses de leur grand-père qui lui procurait tant de joie. Cependant, mon fils aîné, un juriste de profession, adore passer le samedi à travailler dans le jardin, avec l'aide de ses petits-enfants qui apprennent ainsi que la vie émerge de la terre.

Grâce au jardin, j'ai également appris le rôle de la texture du sol et son influence sur la fertilité. Nous avons acheté une vieille maison de campagne dans les montagnes des Laurentides. En 1945, mon frère et moi avons vainement essayé d'y jardiner. Les tomates étaient encore petites et vertes lorsqu'elles gelèrent à la mi-septembre. Mais nos amis fermiers, les St. Pierre, avaient un jardin potager modèle, car eux rajoutaient de grandes quantités de purin issu de leur étables. L'explication devint intuitivement claire pour moi, constructeur de châteaux de sable élaborés. Dans les Laurentides, je découvris que le sol était insuffisamment collant pour construire une tour de deux pieds avec des fortifications. Le printemps suivant je rapportais un sac de terre de Montréal pour mélanger avec la terre locale, et le tour était joué. Dans ma première année post-grade, j'allais apprendre que l'île de Montréal faisait partie d'une plaine glaciaire lacustre tardive (avec une structure molassique), alors que les Laurentides avaient une couverture morainique sableuse, recouvrant des granites stériles.

3.7

Lorsque j'étais enfant, j'appris quantité de choses pratiques sur le monde grâce à des expériences concrètes. Mais je vivais encore largement dans un monde imaginaire, vu à travers une persienne. Adolescent, je devins conscient de mon amour pour le plein air et de ma volonté farouche d'apprendre à connaître et comprendre le monde naturel dans lequel je vivais pendant trois mois chaque été. La transition fut progressive, parce que j'avais souvent travaillé avec les fils St. Pierre, faisant les foin, trayant les vaches et déplaçant le purin. En fait, avant d'aller à l'université, je voulais devenir exploitant agricole, et élever des vaches. Dans cette région, entre le chemin de gravier devant la ferme et le lac Écho au loin, la terre appartenait encore à une demi-douzaine de familles franco-canadiennes, travaillant dans le nouveau secteur tertiaire local ou migrant en direction de la ville. Les forêts extensives de bois durs étaient interrompues par quelques pâtu-

rages, mais j'avais trouvé quelques pommiers étouffés parmi les friches. Je finis par comprendre qu'ils étaient les témoins d'échecs dans les tentatives agricoles.

C'est à la bibliothèque que me vint l'idée d'explorer mon environnement. A quatorze ans, lorsque j'étais à Montréal, j'avais développé le goût des lectures de "western", et je me suis vite concentré sur Zane Grey. En plus d'un meilleur développement des personnages et du contexte historique, ses nouvelles contenaient des descriptions vivantes et remarquablement géographiques du sud-ouest. Des années plus tard, ces paysages de steppe, au-delà de la rivière Nueces, allaient devenir familiers, tout comme les forêts de pins au-dessous de Mogollon, et la sauge mauve des mesas de l'Utah du Sud. Ils se trouvèrent être exactement tels que je les avais lu dans les descriptions de Zane Grey. Pendant l'été 1948, avec mon chien terrier à poil raz, un pistolet 22-calibre et un chapeau Stetson, j'avais pu renforcer ma confiance en moi, et passer le plus clair de mon temps dans la steppe. Un ornithologue m'avait parlé d'un mystérieux lac de boue que je trouvais finalement, enfermé entre de basses collines et un périmètre de forêt dense. Il ressemblait plutôt à un grand marécage, avec un anneau de plantes aquatiques, et la surface était presque couverte de nénuphars et d'écume d'étang. Mais cela me semblait une grande réussite, car il allait devenir mon premier lac fermé sans émissaire, même si les autres que je découvrais plus tard allaient être dans des environnements beaucoup plus arides.

Ainsi, j'attribue ma vocation de géographe de terrain et ma sensibilité aux nuances de l'environnement biophysique, non pas à une quelconque sommité académique, mais à une cinquantaine de westerns écrits par Zane Grey. En fait, avant même d'avoir trouvé mon lac de boue, j'avais écrit un court poème paysager au sujet d'un merveilleux endroit que j'appelais "Les Sept Sources". Je l'avais proposé pour un travail de rédaction en anglais, et l'enseignant le soumit à un concours de poésie. Il gagna le second prix. Il n'est donc pas étonnant que je n'aie jamais accepté l'insulte typique selon laquelle les géographes physiques sont moins "humains". C'est juste que nous gardons à l'esprit l'horizon tout en regardant le paysage immédiat.

Pendant les mois d'hiver, avant de commencer à enlever la neige en avril, à la pelle, sur la pelouse, je lisais. Ma plus grande découverte dans la bibliothèque familiale fut l'encyclopédie en vingt volumes de 1894 que nous avions à la maison. Mais elle était en allemand, et pour compliquer les choses, était écrite en lettres gothiques impossibles à déchiffrer. Elle était donc inutilisable. Mais je persuadais mon père de m'en lire quelques extraits. Le premier article que je choisis était sur Oman, un pays sur lequel je n'avais réussi à trouver aucune information. Chaque paragraphe comprenait une description et l'historique d'un lieu, mais avec une déformation temporelle de 50 ans. Sans m'en rendre compte, je devins petit à petit fasciné par une forme inhabituelle de géographie historique, en particulier celle du XIX^e siècle au Proche-Orient et en Afrique. La patience de mon père ne dura que quelques semaines, et je dus donc apprendre à lire l'encyclopédie moi-même, initialement avec son aide, puis tout seul. Cela s'avéra assez important plus tard, car je commençais à maîtriser l'allemand, en perfectionnant ma technique de lecture pendant les années suivantes. Ma mère me donna alors deux incroyables atlas datant d'avant la Première Guerre mondiale et qui avaient appartenu à son frère préféré, Karl Hansen, mort à Verdun en 1916. C'était un acte symbolique, puisque j'avais reçu son prénom. Un atlas était topographique et économique, l'autre historique, et j'utilisais les deux de manière intensive jusqu'à ce que j'achète de nouvelles éditions en Allemagne, dix ans plus tard. Il est juste de dire que ces cartes historiques, toujours imprimées dans ma mémoire, influencèrent de manière significative mes domaines d'intérêt et ma compréhension historique au sens large.

Pendant l'été 1953, je passais des heures à lire l'édition réduite des six volumes de *Study of History* d'Arnold Toynbee. C'était ma première expérience de macro-histoire, mais présentée et introduite de manière normative. Comme j'étais dans une branche de "sciences dures" à l'Université, j'étais intrigué par les notions de formes stables et récurrentes, comme la montée et la chute des "civilisations". Je suis par la suite revenu à ce domaine de réflexion en y appliquant la théorie des systèmes.

Cet automne-là, je devais choisir une option supplémentaire pendant ma première année de licence à l'Université de McGill.

Le doyen du département de mathématiques me suggéra un cours de deux semestres en géographie humaine. J'ai résisté ; qu'était donc cette matière ? Mais après quelques semaines, je sus que la *géographie* était le domaine dans lequel j'avais passé tout mon temps libre au cours des douze années précédentes. Et voilà que c'était une discipline académique, aux origines distinguées. Ce cours fut un vrai plaisir. Il était donné par deux jeunes géographes enthousiastes : Theo Hills était néo-zélandais, et travaillait à une thèse sur l'Afrique du Sud. Son expérience tropicale était exactement ce que je recherchais. Mon travail écrit pour le semestre portait sur le développement dans les savanes africaines, un environnement que je rêvais tant de voir par moi-même. L'autre assistant, Hugh Thompson, venait d'obtenir son doctorat à Oxford sur les glaciers sub-arctiques. Bien que je n'aie pas particulièrement d'affinités avec l'Arctique, il m'enseigna les bases de la géographie physique de manière à ce que je puisse les relier à ma propre expérience. Après deux mois, je dis à mes parents que je voulais continuer mon parcours universitaire en géographie. Ils étaient horrifiés, comme si j'avais suggéré que je voulais devenir musicien. Comment allais-je pouvoir gagner ma vie de cette manière ? Ma mère n'a jamais vraiment cru que la géographie était un domaine respectable, mais en fin de compte mes deux parents furent d'accord. Si je finissais ma licence en mathématiques, je pouvais bifurquer l'année suivante vers le programme de diplôme de McGill en météorologie et géographie. Je tins mon pari, et je fus accepté, enchanté tant par l'idée du diplôme que par le fait que je quittais ainsi les mathématiques. Mais les structures logiques et la pensée abstraite inhérente à la géographie non-euclidienne qui m'avaient plu ne furent pas si faciles à mettre de côté.

Le meilleur des mondes

Un autre événement fortuit m'amena en Europe par hasard. Peu après mes derniers examens au printemps 1954, nous reçûmes la visite du docteur d'un navire allemand qui venait de s'amarrer à Montréal. Nous réfléchîmes rapidement, et quarante-huit heures plus tard j'étais sur un petit cargo en direction de l'Allemagne, en me demandant comment j'avais fait pour me

retrouver dans cette situation. Tous mes doutes s'évanouirent le lendemain lorsque je montais sur le pont. Nous naviguions le long de la Gaspésie, et un ruban villages solitaires s'étalait à perte de vue le long de la péninsule, dans un paysage presque sans arbre. Les cloches des églises appelant les fidèles à la messe du dimanche étaient les seuls signes de vie perceptibles à une telle distance.

et

J'étais ragaillardi. Les deux jours suivants, nous avançons lentement dans un banc de brouillard, au son plaintif de notre corne de brume, avant d'affronter une tempête de trois jours sur l'Atlantique. Je vacillais sur le pont, photographiant les vagues qui se brisaient sur le pont, prenant plaisir à chaque instant. Les officiers et l'équipage de *Franziska Hendrik Visser* étaient tous des allemands frisons, très faciles à vivre. Comme il n'y avait que deux autres passagers, ils m'accordèrent toute la liberté nécessaire, et me permirent ainsi de passer des heures dans la salle de contrôle. On me montra le fonctionnement de l'équipement météo, et comment mesurer et noter la position de jour sur un diagramme de navigation. A la fin du voyage je savais estimer la vitesse du vent selon l'échelle de Beaufort à partir de la forme des vagues, à la grande satisfaction du second officier qui devint par la suite un bon ami. Je copiais aussi le carnet d'observations météorologiques du voyage, en reproduisant l'information par la suite sur un graphique. Cela s'avéra être un bon exercice de prise de notes météorologiques, en même temps qu'une occasion d'améliorer mon allemand avant d'arriver à Ernden. Le voyage en train, vers le sud jusqu'à Düsseldorf, dans un wagon d'avant-guerre aux bancs de bois, me montra un échantillon des paysages et des voyageurs à l'intérieur du train. Au début, il y avait des paysages à l'allure de cartes postales typiquement hollandaises, avec des personnes silencieuses mais amicales. Arrivé à la Ruhr, le train se remplit d'une foule plus variée, différente tant par les habits que par son mode de discussion et d'interaction. Dans une distance de trois cents kilomètres, équivalente à celle entre Houston et Dallas, il y avait plus de différences culturelles qu'entre le Texas et le Minnesota. C'était l'Europe.

J'étais intrigué par certains mots de vocabulaire, inhabituels pour moi. Mes parents utilisaient le mot *billet* pour dire billet de train ou d'autobus. C'était un des mots empruntés au français qui

était fréquent dans les années trente. C'était maintenant un *fahrausweis* (un néologisme équivalent à "carte d'identification de voyage"). C'était une forme de changement de vocabulaire par le haut, dans le style de l'Académie Française, mais au lieu d'américanismes les nazis avaient éliminés les mots empruntés au français. Mon père parlait toujours le bon allemand, mais sa famille chez qui je logeais trois semaines et qui habitait au sud de Düsseldorf, à Benrath, n'utilisait que le dialecte rhénan, proche du *plattdeutsch*, ou bas allemand. C'est une manière de parler lente, rythmique et confortable, dont la différence est comparable à celle entre l'accent américain du sud et l'accent standard. La modulation et la prononciation ne sont pas les seuls différences entre les dialectes allemands. La grammaire et le vocabulaire varient également. A l'échelle des principaux groupes de dialectes, le rhénan et le bavarois sont aussi différents que le hollandais par rapport à l'allemand standard, ou le russe par rapport au serbo-croate. En acquérant une connaissance de base en rhénan, je commençais à comprendre l'usage de la langue et sa nuance dans les rapports sociaux.

Cet été-là, je fis également connaissance avec la famille de ma mère à Aix-la-Chapelle, dont certaines des banlieues se trouvent au-delà de la frontière avec la Belgique ou les Pays-Bas. Mes cousins traversaient les frontières régulièrement, et je commençais à comprendre les rituels des comportements ethniques qui découlent d'interactions aussi régulières. En fait, Aix-la-Chapelle, une très vieille cité impériale et le siège de la cour de Charlemagne en l'an 800 après J.-C., était très clairement une ville frontière, avec une vie transfrontalière. Même aujourd'hui, des bus remplis de visiteurs hollandais et allemands arrivent en masse chaque jour pour visiter la cathédrale de Charlemagne, qu'ils considèrent comme un héritage commun. Beaucoup de frontières en Europe sont plus le résultat d'accidents historiques que de limites désignant des différences fondamentales, surtout dans les zones rurales. Chaque ville a une ambiance insaisissable mais distincte, basée surtout sur des contextes temporels et économiques sur lesquels elle a accumulé sa richesse. Cela devint perceptible petit à petit, au fil des années, et je me souviens comment ma curiosité a initialement été éveillée pendant cet incroyable été en Europe.

L'événement suivant au programme était un voyage en Espagne. Le souvenir le plus inoubliable était de me réveiller à la première lumière de l'aube, pendant que le train vrombissait à travers la meseta de la vieille Castille. Des champs de blé s'étendaient d'un horizon à l'autre, illuminés de tons roses dans le soleil qui se levait. C'est à ce moment-là que je vis la silhouette du grand mur d'Avila sur l'horizon. Avec mon frère et un cousin, nous y sommes allés et nous avons passé des heures à parcourir ce mur, puis l'intérieur de la ville à travers un labyrinthe de ruelles étroites, avec leurs petites places et leurs façades d'églises médiévales. Toute la pierre était dans des tons feutrés, qui, avec leur beauté rude et discrète, contrastait avec le ciel cristallin. C'était ma première expérience d'un environnement "aride". Il allait capter mon intérêt professionnel tout au long de ma vie. Dans le petit train cahotant d'Avila à Madrid, nous nous sommes retrouvés dans le wagon de troisième classe, parmi une foule d'Espagnols sociables et bavards et nous avions l'impression d'être tout à fait chez nous, même si nous ne parlions pas un mot de leur langue. La chaleur de ces personnes simples de la campagne qui ont façonné le paysage historique et durable m'attira pendant quelques quarante ans.

L'Italie, que je visitais lors d'un voyage organisé, était en quelque sorte moins frappante. Mais c'est ici que je vis pour la première fois des vergers méditerranéens et que je commençais à m'intéresser à l'architecture des églises, conscient de ma totale ignorance en la matière. Les Allemands de mon groupe étaient délicieusement originaux, avec un grand sentiment de camaraderie ; ils me donnèrent un avant-goût de la vie et du travail au sein d'une équipe de recherche que je devais vivre par la suite, dans des situations éprouvantes, parmi un plus grand nombre de personnalités complexes. Les comportements dans les travaux de terrain divergent rapidement de ceux adoptés dans les universités, quelquefois pour le meilleur, d'autres fois pour le pire.

Les impressions formatrices de cet été enchanteur en Europe se terminèrent par des "vacances" en famille chez un de mes oncles dans les Alpes. Je rajoute les guillemets, car mon oncle était soit en train de marcher, soit sur les routes de montagne avec son minibus. J'appris aussi beaucoup de choses au sujet des récoltes de foin et de l'application odorante du purin. C'était une

incroyable introduction à l'Allemagne du Sud, à l'Autriche et aux paysages de haute montagne. Lorsque je retournais au Canada pour commencer le programme de diplôme à McGill, j'avais déjà fait un bref tour des sujets de géographie, les yeux ouverts, mais sans vraiment savoir comment on passait d'expériences de voyages à une observation et une compréhension plus professionnelles.

Mon conseiller d'études à McGill était Ken Hare, le directeur du département. Il était britannique, et avait travaillé à l'Office météorologique durant la guerre. Il s'intéressait beaucoup aux processus et aux changements climatiques, et aux interactions entre le climat, la végétation et les sols dans les régions boréales et subarctiques du Québec. Il inspirait ses étudiants en soulignant l'importance du problème, tout en évitant les réponses simples. Comme directeur de recherche, il me stimulait et m'encourageait, plus qu'il ne m'indiquait une voie à suivre. Pour mes intérêts et mes besoins, il s'avéra être le choix idéal, et son style détendu m'impressionnait. Plus que toute autre chose, je lui dois mon intérêt pour les changements environnementaux.

Les cours étaient précédés d'un voyage d'étude d'une semaine mené par Brian Bird, un géomorphologue arctique, dans le paysage glaciaire de l'Ontario du Sud. C'était une semaine rythmée et rigoureuse, qui m'ouvrit les yeux de manière presque bouleversante. Un autre participant était un jeune glaciologue suisse, Fritz Müller, dont la compagnie me plaisait. Vingt-cinq ans plus tard il m'invitait à le rejoindre à son institut à Zurich.

Ayant suivi quelques cours ennuyeux de botanique, mon programme de cours pour l'année a été divisé en trois parties. La première était le séminaire très intéressant de Hare sur l'écologie arctique et la paléoclimatologie quaternaire. Deux de mes travaux examinaient les études de Carl Troll et de ses étudiants dans les Andes, et incluaient le problème de la convergence écologique d'espèces non-apparentées au-dessus de la limite des arbres dans divers écosystèmes de montagnes tropicales. La deuxième partie était une série d'exposés donnés par un historien anglais, Noel Fieldhouse, sur l'histoire moderne européenne, pour lequel j'écrivis un texte sur les ethnies au sein de l'Empire austro-hongrois. La troisième partie était un cours basé sur une série de lectures individuelles avec Hare, qui commençait par le livre de Ellsworth

Huntington sur le changement climatique, et le climat et la civilisation. Le second livre fut une déception après l'approche plus sophistiquée et non-déterministe de Toynbee. A partir de là, je parcourais la littérature existante sur les maladies et l'influence du climat sur la physiologie, avant de trouver un sujet pour mon travail de diplôme : un tour de la littérature sur le changement climatique à l'époque historique dans le Proche-Orient en relation avec les migrations nomades. En rendant visite à des personnes d'autres départements, je rencontrais mon premier idéologue engagé, un anthropologue anti-marxiste qui supposait que j'étais marxiste puisque j'avais lu Gordon Chile. Mes rencontres avec le chercheur orientaliste spécialiste de la Bible sur le campus étaient plus amicales, et il devint mon deuxième directeur de diplôme.

Comme j'allais rédiger mon travail au cours de l'été, j'explorais la possibilité de faire une thèse de doctorat par la suite. L'Université de McGill avait une séance de colloque obligatoire le vendredi après-midi, qui incluait presque systématiquement l'intervention d'orateurs sur des thèmes arctiques tels que "glaciers et icebergs", ou "carottage de permafrost". Après six semaines d'un régime aussi froid, il me parut clair que je n'avais aucune envie de faire une thèse sur un thème arctique. Un poste d'assistant à McGill aurait impliqué que je passe des mois dans un laboratoire de permafrost au sommet d'une quelconque tourbière à Ungava. J'écrivis donc à Carl Sauer à Berkeley en lui expliquant ce que je désirais faire. Il me répondit rapidement, et m'encouragea à postuler pour un poste d'assistant d'enseignement. Mais un collègue sri-lankais me parla des bourses du gouvernement allemand pour lesquelles il fallait une invitation d'une université allemande. Ma lettre à Carl Troll, un choix évident, généra rapidement une lettre manuscrite et enthousiaste de deux pages. Ma candidature pour un poste de recherche financé par le gouvernement canadien échoua plus ou moins par retour de courrier, et j'eus donc un entretien auprès du Consulat allemand. Deux semaines plus tard, ils m'offraient une bourse d'échange. Le choix était clair : Troll, Bonn, l'Allemagne.

En septembre 1955, après une année active, je me retrouvais à bord d'un navire pour Le Havre, en France. Pendant le voyage en train, de Paris en Belgique, j'entamais une conversation avec un jeune passager que je croyais être belge, car il parlait le

français couramment, sans accent. J'utilisais mon français canadien pendant une demi-heure, jusqu'à ce qu'il s'avère qu'il était allemand, et que nous pouvions en fait converser bien plus facilement. Cela était un avant-goût de l'atmosphère internationale que j'allais trouver à Bonn. L'Institut de Géographie était logé dans un palais rénové du XVII^e siècle, avec trois pièces réservées aux doctorants qui contenaient dix-huit bureaux.

Les doctorants avec qui j'avais des contacts, et parmi lesquels certains avaient fait l'armée, étaient enthousiasmés par l'idée d'une Europe unie, sans frontières. Les étudiants étrangers étaient accueillis chaleureusement, et recevaient un véritable soutien. Jusqu'à deux cents d'entre eux participaient fidèlement à plusieurs longues séances de diapositives donnés par notre ami japonais sur les paysages ruraux japonais. On pouvait s'attendre à trouver de six à huit cents citoyens de Bonn à une des conférences publiques sur un pays étranger. Des Américains d'origine africaine, qui n'avaient pas le droit de chanter dans des opéras américains, brillaient à l'opéra de la ville, applaudis avec enthousiasme. Quelles que soient les sombres pensées qui rodaient dans la tête des personnes de la vieille génération, ce fut une époque de dynamisme, non seulement en Allemagne, mais aussi dans le reste de l'Europe continentale. L'époque du consumérisme effréné et des travailleurs saisonniers n'était pas encore arrivée, et ce fut comme si tout le monde recherchait de l'oxygène pur après des années de répression, de guerre ou d'occupation. Cela contrastait fortement avec l'atmosphère sombre de guerres de clochers qui régnait au Canada à l'époque.

Mon premier cours avec Troll était sur la géographie régionale de l'Allemagne, sujet qui m'intéressait peu à priori, mais je fus impressionné par sa manière d'intégrer géographie physique et humaine. La plupart du temps, il dessinait une carte géomorphologique à la craie sur le tableau pour définir la région qu'il allait décrire. Plus tard, il parla de l'histoire des établissements humains et des changements de pratiques ou d'industries dans ce contexte. La puissance de l'intégration sans couture entre la géographie physique et culturelle apparut au cours des voyages d'études. Le deuxième cours était un cours régional sur l'Amérique du Sud, mais Troll n'alla jamais plus loin que les Andes, et le cours se transforma en exposé systématique sur l'écologie tropi-

cale montagnarde, une sous-discipline développée par Troll et dont il devint l'expert, pendant des dizaines d'années. A partir des détails autobiographiques qu'il glissait dans son discours, je commençais à apprécier sa compréhension profonde de l'environnement andin, basée sur des séjours cumulés de plusieurs années le long de cette chaîne montagneuse du Chili à la Colombie. Il avait voyagé surtout à dos de mulet, quelquefois à pied lorsqu'il grimpait sur des moraines du pléistocène, ou sur des glaciers actuels.

* * *

Troll emportait toujours des thermographes dans les Andes, pour enregistrer les divers changements de température au niveau du sol et à une hauteur standard de 1,5 mètre. Il confrontait les changements d'associations végétales et de processus géomorphologiques à petite échelle avec ces mesures microclimatiques. Il mesurait, par exemple, le déplacement des particules du sol sur les "pipekrakes", ces petites colonnes de glace liées au gel. Il utilisa cette approche pendant toute sa carrière, du Spitsberg à l'Antarctique, en mettant en avant l'importance des régimes de changements de température diurnes, et non les changements saisonniers, pour déterminer avec précision des zones de végétation. J'ai complété cette expérience de classe par la lecture de ses écrits sur les processus périglaciaires et géomorphologiques, un sujet qui n'entra dans la littérature anglo-saxonne qu'une génération plus tard, après que les études de Troll soient traduites en anglais par des agences gouvernementales américaines. En fin de compte, j'acquis une connaissance avec la réalité sur le terrain qui me fut utile lorsque certains "fous" des faits périglaciaires se mirent à voir des faits périglaciaires de l'époque pléistocène dans toutes sortes d'endroits subtropicaux improbables. Mais je ne choisis pas de faire ma thèse de doctorat sur ce thème.

La raison qui poussa Troll à faire son travail de terrain en Amérique du Sud était simple : c'était la seule région étrangère où les scientifiques allemands étaient les bienvenus en 1925. A cette époque, les géographes allemands n'avaient même pas le droit de prendre part aux réunions de l'Union Géographique Internationale. Troll en demeura toujours reconnaissant, et il respectait et aimait profondément les Sud-Américains. Je me souviens de la fois où l'ambassade du Paraguay l'invita pour lui remettre une

médaille honorifique. Il était enthousiasmé par cette idée, et pris l'honneur pour ce qu'il était, prenant plaisir à élargir son cercle de relations cordiales, même s'il avait déjà un tiroir plein de médailles latino-américaines. Ce comportement contrastait avec le cynisme des géographes qui avaient travaillé dans les services de renseignements et qui étudièrent l'Amérique du Sud pendant les années quarante. Les étudiants de Troll, formés au travail sur le terrain, apprirent ainsi qu'on ne doit pas avoir une attitude paternaliste envers les personnes de bonne volonté des pays moins développés. Par extension, il ne remit pas en question la validité de ma formation canadienne, même si je me jugeais moi-même bien peu expérimenté. Il me soutint et m'encouragea sans arrière-pensées.

Pendant les vacances d'hiver, entre deux semestres, je suis allé en Égypte avec un groupe d'étudiants allemands. Cela me simplifiait l'organisation du voyage, et me permis d'économiser de l'argent. Une fois arrivés à Alexandrie dans un bateau à vapeur turc, nous avons mangé de la nourriture arabe le premier soir. Le matin suivant, je suis sorti du train à El Alamein en direction de la côte, et marchais à travers un champ de mine encore actif avec un rouleau de papier toilette à la main, le long d'un sentier créé par les gardiens de troupeaux de chèvres. Un de mes articles publié en 1960, et encore cité actuellement, relate la découverte que je fis de l'existence d'une zone de faille majeure qui interrompt les arêtes des niveaux marins du pléistocène sur le bord occidental du delta du Nil. Pendant que les autres étudiants visitaient des mosquées au Caire, j'arpentais les vallées de déserts secs, ou "wadis", et observais la géomorphologie des zones arides qui semblait bien différente de celle décrite dans les livres.

Une occasion se présenta, et je pus prendre l'avion pour Jérusalem, en passant par la Jordanie. Le pilote me laissa prendre place dans le cockpit pour observer les paysages désertiques du Sinaï et de la mer Morte. Je pus d'ailleurs les photographier depuis la fenêtre ouverte du DC-3. Arrivé à destination, je voyageais dans un vieux taxi dans la vallée du Jourdain, et visitais les dépôts lacustres de la mer Morte dont j'avais lu les descriptions dans des écrits de géologie. A partir de ce moment, ma passion pour les paysages arides était déclarée. Nous avons eu un accident de train, mais nous sommes arrivés tout de même en Haute

Égypte. Je marchais tout le long de la vallée des Rois, et examinai pour la première fois les sédiments alluviaux. J'y découvris des artefacts paléolithiques. Puis je grimpais sur les montagnes au-dessus des vestiges de tombes antiques, en butant sur la masse des débris de talus. Je compris le rôle de l'érosion mécanique dans un tel environnement. Je payais cette découverte au prix d'une légère insolation, mais je fus de nouveau sur pieds après une journée au lit. La beauté du désert égyptien, aux paysages calcaires lumineux sous un ciel bleu sombre me fascinait. Cela me motiva beaucoup pour mon projet de diplôme.

Une année plus tard, un premier article issu de mon travail de diplôme fut publié, enrichi de réflexions nées pendant l'exploration égyptienne. Je défendis mon diplôme la même semaine. Je sentais tout de même qu'il me restait encore beaucoup à apprendre, et je décidais de rester encore un peu pour suivre des cours qui me semblaient nécessaires, surtout en géologie. Je pris aussi des cours d'histoire, pour des raisons moins claires. En 1958, Troll me présenta à un égyptologue qui voulait entreprendre une étude de terrain dans la vallée du Nil afin de repérer des sites préhistoriques tardifs. De la même manière qu'il m'avait trouvé un travail d'assistant chercheur à l'Académie des Sciences et de la Littérature, Troll m'aida à obtenir une bourse pour un travail sur le terrain.

L'idée principale dans cette recherche était la suivante : on avait trouvé des sites préhistoriques en Égypte à certains endroits, aux abords du désert vers la plaine d'inondation, mais pas dans d'autres. L'égyptologue et moi étudiâmes donc les sites connus, afin de comprendre dans quels contextes géoarchéologiques ils avaient été trouvés. Avec cette idée en tête, nous avons parcouru quelque 500 kilomètres de long en large en Moyenne Égypte, en cherchant de nouveaux sites. Notre but était de développer une nouvelle théorie pour expliquer leur irrégularité fréquente. Mon associé était nerveux et difficile à vivre, mais faisait preuve d'un réel intérêt pour sa recherche. Cela aidait beaucoup dans les conditions difficiles de notre séjour où la mauvaise nourriture et les hôtels miteux, sans serrure aux portes, faisaient partie de notre quotidien. Au milieu du voyage, je saisi la chance de passer deux nuits dans une mission américaine à Asyut, et j'en profitais pour prendre un bain et me débarrasser des poux qui ne

me quittaient plus. J'entendis la musique de Puccini à la radio, et mes yeux se remplirent de larmes. Je peux ainsi comprendre l'émotion des soldats qui écoutaient la radio militaire à Belgrade, au son de *Lili Marlene*. Une chose que l'on prend pour acquise dans des circonstances normales devient tout à coup le seul lien avec la réalité.

Nous avons évité de justesse de nous faire lyncher dans une ville isolée nommée Dalga, à l'ouest de Mallawi. Notre voiture fut arrêtée par un homme armé, à cheval, et une foule furieuse nous traîna au cimetière, nous mit contre un mur et commença à ramasser des cailloux pour nous lapider. Ils abandonnèrent cette idée suite à nos demandes répétées de voir le "omdeh", généralement le chef civil et religieux dans les villes rurales. En fait, ils nous amenèrent à un petit poste militaire, dans lequel les soldats ne savaient même pas lire nos papiers d'identité en arabe, mais décidèrent tout de même de nous brusquer un peu avant de nous amener voir le commandant. Il savait lire, et était perturbé, ne serait-ce qu'à cause de la foule furieuse qui attendait dehors. Nous partîmes finalement sous escorte militaire. Selon lui, les habitants pensaient que nous étions des espions britanniques, une hypothèse plausible puisque la guerre de 1957 était encore vive dans l'esprit des gens. A cette occasion, les chasseurs-bombardiers britanniques avaient détruit toutes les forces aériennes égyptiennes alors qu'elles étaient encore au sol.

Une année plus tard, j'ai raconté l'aventure à un géologue d'Oxford qui me donna une explication différente. En 1919, à quinze kilomètres de Dalga, un train rempli de soldats anglais blessés avait été attaqué par des rebelles égyptiens, avec des conséquences désastreuses. La vengeance britannique qui suivit se porta en partie sur Dalga. Le géologue d'Oxford, quelques années plus tard, avait du se servir de son arme à cet endroit, pour se défendre d'une attaque violente. La Moyenne Égypte n'est pas un endroit tranquille. Certains villages rivaux se vengeaient encore d'affronts séculaires à l'aide d'AK-47 dans les années soixante-dix.

En comparaison, l'Espagne ressemblait au paradis. J'avais déjà passé du temps là-bas, durant plusieurs longues excursions lors d'un congrès international en 1957. J'y retournais en 1959, pour y passer ma lune de miel. La maîtresse d'école dynamique

de Bonn que j'épousais me connaissait suffisamment pour se douter que cela allait se transformer en voyage d'étude. Élisabeth et moi-même adorions Majorque, et sa côte tortueuse formée de nombreuses baies rocheuses, et je commençais un projet sur les plages, les dunes et les paléosols fossiles. Ce projet allait durer jusqu'en 1962. Ma femme écrivait les résultats issus des mesures granulométriques, et riait lorsque je cherchais à me protéger la peau du soleil à l'aide d'huile d'olive. Lors de cette étude, nous fîmes la connaissance de deux scientifiques locaux qui devinrent des amis pour la vie. L'un d'eux m'invita en 1979 à faire notre projet sur les villages espagnols.

En 1959, Troll me montra la lettre de l'Université du Wisconsin qui lui demandait s'il connaissait un bon géographe physique pour une nouvelle chaire. Il me demanda si cela m'intéressait. Bien sûr que oui. Je fus engagé sans entretien, probablement car j'avais déjà publié plus de dix articles, et ma thèse "Quaternary Stratigraphy and Climate in the Near East" ("Stratigraphie quaternaire et climat au Proche-Orient") avait aussi été publiée. Je ne me doutais pas alors que les années à l'Université du Wisconsin allaient être les plus mouvementées de ma carrière.

Doutes au Wisconsin

À McGill, la discussion critique entre étudiants post-grades et membres de la faculté était largement admise, même sous une forme très vive. Mais au cours d'une conférence en Allemagne en 1958, je trouvais que lorsque je contestais une théorie proposée par un expert en géomorphologie, en citant un exemple contraire du Canada, il n'en allait pas toujours de même. Celui-ci écrivit de suite une lettre pour se plaindre de ma "conduite" à Troll, qui en fut gêné, car ce n'était pas la première lettre du genre qu'il recevait. Une année auparavant, lors d'un dîner en Espagne, j'avais observé au passage en parlant avec certains professeurs allemands que notre logement lors d'une visite n'était pas des plus luxueux. Cela occasionna une lettre à Troll pour faire remarquer que si le logement offert suffisait à des collègues allemands, je n'avais pas à me plaindre. Il s'avéra donc que je ne voulais pas passer le reste de ma carrière dans une université allemande, car j'étais disposé par tempérament à appeler les choses par leur

nom. J'avais aussi cette idée que le Wisconsin serait semblable à McGill, mais en plus grand. En tant qu'État, le Wisconsin, et Madison en tant que ville, se montrèrent accueillants, en effet, mais le département de géographie était un lieu autoritaire et arrogant.

Tout d'abord, j'avais vingt-cinq ans, c'est-à-dire moins que la plupart des étudiants post-grades, alors que l'autre dauphin de la faculté, Frans Simoons, en avait trente-sept. La plupart des membres plus âgés avaient travaillé pendant la guerre pour les services secrets, et se connaissaient depuis au moins quinze ans. Ils formaient une confrérie étroite, avec un esprit militaire et un sens de la hiérarchie prononcés. Le doyen Andrew Clark, par contre, était canadien. A l'Institut à Bonn, il y avait une hiérarchie admise qui donnait une structure confortable à nos relations formelles, sans empêcher une fraternisation occasionnelle en particulier au cours des soirées de Carnaval, ou durant de longues séances au domicile de Troll où les histoires allaient bon train, soirées auxquelles participaient aussi certains de ses neuf enfants. Son autorité était fondée davantage sur son charisme, et sur l'affection de ses étudiants et de ses collègues, que sur l'institution elle-même. Je ne le vis jamais faire preuve d'arrogance, pas même une seule fois, ou utiliser son autorité pour parler à un subordonné avec un air de condescendance ; son attitude critique était paternelle et constructive, jamais personnelle. A Madison, c'était le contraire : le département était régi par un égalitarisme de façade, et toutes les décisions étaient prises en petit comité par un directoire informel de trois ou cinq membres, malgré des réunions obligatoires de la faculté chaque mardi, qui duraient tout l'après-midi. Les autres professeurs, même attitrés, restaient silencieux ou encaissaient les sarcasmes. Les doctorants étaient nerveux et réprimés, et ne donnaient aucun signe de respect particulier ou spontané envers les membres de la faculté.

Les pires traits de caractère faisaient surface chaque hiver, lorsque tout le monde devait "voter" sur les augmentations de salaire de chacun. Pendant les semaines précédant ce vote, les membres de la faculté faisaient le tour des bureaux, se plaignant de leur manque de ressources financières. Celles-ci étaient de 100 dollars pour les professeurs assistants, de 200 dollars pour les professeurs associés, et de 300 dollars pour les professeurs ordi-

naires, et il était possible de recommander entre zéro et trois crans d'augmentation. Pendant ma première année, j'avais un salaire de 6 250 dollars, tandis que les quatre professeurs en chaire ordinaires recevaient trois fois autant ou plus. Ces injustices se perpétuaient, car durant les sept années que je passais à Wisconsin, Clark et Arthur Robinson formaient le comité pour la rémunération, et décidaient ainsi de leurs propres augmentations : invariablement trois crans de plus par année. Je vis à quel point le système était fictif lorsqu'un maître de conférences nouvellement nommé fit ses recommandations à Clark et fut sommé de s'expliquer sur chaque cas, non sans être encouragé à critiquer ses collègues. A la fin de cette épreuve, Clark lui fit savoir que "de toute manière nous ne tenons pas compte des votes des professeurs qui ne sont pas attirés, mais nous voulons savoir comment vous avez voté." Le processus renforçait le statut de l'oligarchie régnante ; l'avancement devenait fonction de la loyauté envers celle-ci, ce qui divisait les membres de la faculté. Par conséquent, des mois s'écoulaient avant que le département ne retrouve un certain équilibre.

En refusant de me laisser intimider, je m'étais condamné à un avancement d'une lenteur pénible. Ma première confrontation avec Andrew Clark eut lieu un mois après mon arrivée. Il avait adressé une lettre circulaire à tous ses collègues pour les inviter à lui soumettre de nouvelles idées au sujet de la géographie soviétique, en vue de la création d'une nouvelle chaire. Sollicité une deuxième fois personnellement, j'écrivis une note qui mentionnait un collègue tchèque que j'avais connu à McGill et qui avait un doctorat de l'Université de Prague. Clark lui envoya une lettre d'un ton condescendant, qui mettait ses qualifications et même son titre en doute, mais dont la conclusion indiquait qu'il pouvait présenter sa candidature au poste s'il le voulait. Je protestais contre cette lettre cruelle et inutile car, si nous considérions le candidat d'un niveau insuffisant, il n'était pas nécessaire de lui écrire pour le lui dire. Clark se mit dans une rage folle, commença à hurler et à me menacer. Ma réponse n'en fut pas moins forte.

Trois mois plus tard, je reçus une invitation pour donner certaines conférences à l'Université du Minnesota, où certains membres de la faculté me poussèrent instamment à m'exprimer de façon négative au sujet de l'Université du Wisconsin. Étant sans

expérience dans ce genre de jeu politique, je fis effectivement quelques commentaires limités, mais négatifs. Le téléphone était plus rapide que l'avion par lequel je rentrais, et je fus accusé de "déloyauté envers le département".

A Bonn, les idées, par exemple sur les approches de la géographie, circulaient librement entre tous, et je n'eus jamais l'impression qu'il y avait une manière obligatoire ou officielle d'aborder tel ou tel sujet. Autre son de cloche à Wisconsin, où l'on me signala, on me rappela, et enfin on m'avertit que la présentation de la géographie que je faisais dans mes cours devait être non pas fonction d'un processus mais simplement descriptive. On m'obligea à assister en observateur aux cours de géographie physique, élémentaires, de Clark et de Simoons ainsi qu'au cours de climatologie de Glenn Trewartha, pour voir comment il fallait s'y prendre. On m'obligea aussi à utiliser les textes publiés par le département. Non pas que je voulais faire le difficile ; je testais encore différentes méthodes d'enseignement. Mais sans raison apparente, on me confronta à l'idéologie du département, comme si j'exerçais une influence subversive. La première fois que je reçus l'autorisation de donner un cours avancé en climatologie fut en 1962, mais je ne fis pas usage des livres de Trewartha. Ce fut seulement en 1965 que je pus donner un cours avancé en géographie physique, (le terme "géomorphologie" relevait du tabou), après le départ d'Edwin Hammond.

Le fait que tous les membres de la faculté à Wisconsin respectaient implicitement ou explicitement les maximes des *Perspectives on the Nature of Geography*, de Richard Hartshorne (1959) est significatif, même si Hartshorne lui-même ne me demandait jamais si mon travail correspondait effectivement à la géographie tel qu'il la concevait. Cet esprit de la géographie conçue en tant que discipline au sens étroit, qui se retranchait derrière des barrières intellectuelles pour ne se concentrer que sur l'échelle globale et la géographie régionale, était profondément ancrée dans les Universités publiques du Middle West. C'était une notion diffusée et promue dans l'après-guerre par des géographes qui avaient travaillé auparavant pour les services du ministère de la Défense et dans les services secrets.

On me fit savoir, ouvertement, que je pouvais soit bien enseigner, soit être bon chercheur, mais pas les deux à la fois.

Toutefois, ma réponse à ce défi fut effectivement de ne négliger ni l'un ni l'autre. Je préparais quatre nouveaux articles, qui furent acceptés et publiés dans les premiers neuf mois, mais je ne reçus aucune augmentation de salaire, quoique le doyen m'avait accordé un semestre de congé pour me consacrer à la recherche. Je passais ce temps d'abord sur le terrain, à Majorque, puis à Bonn pour le travail de laboratoire et de suivi, à étudier des spécimens de sols sédimentaires sous la direction initiale d'un des mes anciens camarades diplômés. J'appris à peu près à cette époque que la défense que j'avais faite de ma thèse de doctorat était entrée dans la légende. C'était la première fois qu'un candidat s'était assis sur le bureau pour répondre aux questions en un allemand empreint du dialecte du Rhin, avec un accent américain. Mes stratégies pour étendre le réseau de mes contacts scientifiques étaient moins inhabituelles, mais commençaient à donner des résultats. Dans les années 1950 nous n'avions pas de photocopieuse, mais les extraits de publications académiques étaient encore à un prix abordable. Aussi commençai-je à écrire des articles en vue de leur diffusion sous forme d'extraits avant même d'obtenir le doctorat. Lorsque mes premiers articles furent publiés, je fis parvenir des copies à tous mes correspondants, dont la liste, lors de la parution de ma thèse, s'était allongée pour atteindre 110 personnes. La première édition de celle-ci fut publiée en 800 exemplaires, et fut entièrement vendue en deux ans avant d'être réimprimée à New York.

Peu après mon arrivée à Madison, je reçus une lettre de l'archéologue de Chicago Robert Braidwood, que j'avais rencontré une fois à un congrès à Hambourg. Il m'invitait à soumettre un mémoire sur mon travail géo-archéologique sur des sites préhistoriques en Égypte au séminaire de la American Archeological Association (AAAS) à Chicago, en décembre. Une réception fut organisée en mon honneur, et je fis la connaissance de F. Clark Howell, une étoile montante de la paléo-archéologie. Nous avions des intérêts communs, et il m'invita au prestigieux congrès Wenner-Gren, à Burg Wartenstein en Autriche, en juillet 1960. Le séminaire intensif de dix jours était consacré à la stratigraphie et aux modifications de l'environnement dans le bassin méditerranéen comme toile de fond aux recherches archéologiques. La plupart des vingt-quatre participants étaient des savants français, ce qui élargit encore le champ de mes relations dans ce domaine

interdisciplinaire. En mai 1961, Braidwood m'invita à un symposium informel dans l'Indiana, auquel assistaient pratiquement tous ceux qui s'occupaient de l'agriculture préhistorique au Moyen Orient – des archéologues aux experts en palynologie et en zoologie. Deux mois plus tard, Howell organisa un second symposium à Burg Wartenstein, cette fois sur l'évolution humaine et l'écologie préhistorique en Afrique, auquel je participais à nouveau. C'était une occasion des plus instructives, une expérience rare au cours de laquelle nous eûmes l'occasion de visionner des films sur le comportement des babouins, écouter Louis Leakey et Desmond Clark expliquer la fabrication des outils de pierre, et entendre des géologues connus parler d'anciens sédiments lacustres et de cavernes. Les gens que j'avais rencontrés à l'AAAS et aux deux congrès Wenner-Gren étaient tous des passionnés de recherche dans leurs domaines respectifs, avides d'apprendre tout ce qui pourrait leur être utile et pertinent, sans se soucier des cloisons disciplinaires ou de formation. C'étaient effectivement des professionnels de classe internationale, sympathiques et cordiaux. En comparaison, les géographes au Wisconsin ressemblaient de plus en plus à des pions d'un collège privé anglais de seconde zone.

Sans le vouloir, Andrew Clark me rendit un bon service. Lorsque j'arrivais à Madison il m'informa que je n'enseignerais jamais la géomorphologie, mais que je pourrais donner son cours, "Introduction à la géographie historique" que je pourrais enseigner comme une sorte de "Géographie préhistorique". A partir de 1960, chaque printemps je donnais ce cours qui devint un lien indispensable entre mon enseignement et mes recherches. Il traitait entre autre des méthodes utilisées dans la recherche, la reconstruction de l'environnement du quaternaire, et des rapports entre l'homme et son environnement, ainsi que des débuts de l'agriculture et du peuplement des plaines fluviales au Moyen Orient. Au fur et à mesure que mes connaissances progressaient et s'affinaient, les photocopies que je faisais circuler dans mes classes se transformaient peu à peu en manuscrit, au prix d'efforts qui duraient parfois jusqu'à 3 h du matin. L'œuvre qui en résulta fut publiée sous le titre *Environment and Archeology : an Introduction to Pleistocene Geography* en 1964.

Selon Fred Simoons, le département se réunit une demi-douzaine de fois en 1961-1962 pour décider si, oui ou non, ma nomination devait être prolongée pendant encore trois années. Pour finir, en lieu et place, ils me promurent au rang de professeur assistant. Cela fut pour moi une surprise, car je m'attendais à être renvoyé. Ayant compris, plus tard, à quel point l'offre et la demande dans le monde académique étaient devenues instables en 1962, je suppose qu'ils finirent par décider qu'ils ne pouvaient pas se permettre de me perdre.

Mon activité extérieure évoluait et s'intensifiait de plus belle. En 1961, je rejoignis d'abord Clark Howell à Ambrona et à Torralba en Espagne centrale pour tenter de déchiffrer l'origine d'un "cimetière des éléphants", avant leur extinction. Des chasseurs de l'ère paléolithique les avaient chassé il y a environ 400 000 ans, au pied d'un talus périglaciaire pour le premier site, aux abords d'une plaine marécageuse pour le second. De jour en jour, la tâche se révélait être un défi intellectuel des plus productifs, et se poursuivit deux étés de suite, pour ne reprendre qu'en 1980-1981. En 1962-1963 j'étais en congé, au bénéfice d'une bourse de la Fondation Nationale pour la Science (NSF), et passais sept mois en Égypte, dans le désert nubien, où, avec mon élève doctorant Carl Hansen, je traçais la carte des vestiges du quaternaire et étudiais le contexte géo-archéologique du peuplement préhistorique.

Lorsque *Environment and Archeology* parut, Andrew Clark fit courir auprès de la faculté du Wisconsin le bruit que ce livre était une œuvre bizarre, et que le département devait plutôt être embarrassé qu'en être fier. Mais en avril 1965, je distribuais à tous mes collègues une copie d'un article de 1 300 mots à son sujet, sur quatre colonnes, et publié dans la prestigieuse revue *Science*. Cela mit fin à cette rumeur, mais non aux querelles de clocher. En automne 1965, je visitais l'Université d'État du Louisiane, où l'on m'offrit un poste de professeur ordinaire. Lors de l'entretien, l'ancien directeur de l'Institut d'Études Côtières Richard Russell m'indiqua qu'il avait déjà reçu une lettre spontanée à mon sujet de l'Université du Wisconsin. Cette lettre, me dit-il, était rédigée en des termes peu flatteurs à mon égard, mais, poursuivit-il, vu son auteur, il avait décidé de ne pas en tenir compte.

Le chef du département de l'Université de Louisiane, Jesse Walker, m'accorda trois semaines pour prendre une décision, mais une semaine après seulement, il m'appela au téléphone pour exiger une réponse rapide. Comme je n'aime pas être influencé de cette façon pour une décision aussi fondamentale, je déclinais l'offre avec regret au troisième appel. Le doyen au Wisconsin autorisa de suite ma promotion de professeur avec chaire, avec une augmentation de salaire importante. Malheureusement, ce n'était pas aussi simple. Au cours d'une réunion de la faculté en février 1966, le président nous informa que l'année suivante l'augmentation de salaire accordée à tous serait minime, en raison, précisément, de celle qui m'était octroyée, et qui laisserait peu de fonds disponibles pour d'autres allocations. Certains de mes collègues me fixèrent du regard ; d'autres me dévisagèrent froidement. Je ne dis mot, bien que la remarque fût mensongère, car les fonds pour les augmentations de salaire provenaient de fonds particuliers gérés par le doyen, et non pas du budget régulier alloué pour le département. Après la réunion, je suis allé directement à mon téléphone pour appeler Clark Howell à Chicago. Il m'avait déjà fait savoir à demi-mot que Chicago s'intéresserait à ma candidature éventuelle, et me promit de mettre la machine en marche.

En mars, je me présentais donc pour l'entretien de sélection auprès du département d'anthropologie de Chicago, où je fis une allocution au cours d'un dîner formel, devant le département au grand complet. Par la suite, plusieurs experts en anthropologie socioculturelle me firent part de leur joie en apprenant que je me joignais à eux. Par contre, lorsque je rendis visite au professeur de géographie, directeur du département, le lendemain, Wesley Calef sourit et me dit : "Vous savez Karl, votre présence ici au fond ne nous emballe pas, mais si les anthropologues vous demandent, nous sommes d'accord." Je souris à mon tour. J'avais compris.

Les conditions offertes étaient généreuses : je ne devais enseigner que deux trimestres par année, un total de trois cours. J'allais avoir à disposition un vaste bureau qui ferait office également de laboratoire, dans l'aile du bâtiment réservée à la paléo-anthropologie. Les frais de déménagement étaient couverts, et j'allais avoir une augmentation de salaire de 50 % par rapport à

Wisconsin. J'acceptais sans hésiter. A Wisconsin mon nom fut radié de la participation à tous les comités et les autres membres de la faculté m'évitèrent. Mon seul regret était de voir que tous les efforts que j'avais faits pour le bien de ce département avaient été vains. Ce n'était bien sûr pas le cas, car le plus important, ce sont les étudiants et non pas l'institution. J'avais quatre doctorants, dont deux qui soutinrent leur thèse après mon départ et un autre qui me rejoint à Chicago. Il y avait aussi d'autres étudiants qui avaient fréquenté mon cours de "géographie préhistorique", ou qui y avaient assisté en observateur, et qui me dirent plus tard que mon travail avait eu un impact – Alfred Siemens se tailla une réputation d'innovateur dans le domaine de la géo-archéologie, Cole Harris fit une seconde carrière dans l'histoire des ethnies, et Stanley Brunn, qui fut rédacteur en chef des *Annals*, m'invita à être rédacteur du numéro spécial intitulé 1492. Des collègues comme Fred Simoons, Bill Denevan et Jonathan Sauer devinrent des amis personnels, et après mon départ la cartographe-bibliothécaire Mary Galneder m'aida à trouver des documents pendant des années.

L'ironie de mon expérience au Wisconsin ne prit forme dans mon esprit que quelques années plus tard, lors d'un congrès à Milwaukee, lorsque j'entendis un élève d'Andrew Clark dire à un des ses collègues : "Voilà le seul géographe préhistorique du monde". Mais en réalité c'était l'Université du Wisconsin qui allait à contre-courant, engluée dans une conception dépassée de la géographie, conservatrice et d'après-guerre, et incapable de saisir la révolution théorique en cours qui la décroïsonnait, ouvrant de nouvelles perspectives vers des sciences sociales plus souples. Pourtant, le système de "statistiques académiques nationales" continuait de récompenser les bastions de l'orthodoxie et de l'inertie, en les classant parmi les trois ou quatre meilleures institutions. En fin de compte, le retard dans la transition d'un enseignement statique basé sur les sources secondaires existantes, vers un engagement intellectuel plus ouvert, allait coûter très cher à la géographie.

Chicago, l'Afrique, et au-delà

Les premières années à Chicago furent pour moi une expérience passionnante, au cours de laquelle je nouais des contacts

enrichissants avec mes classes d'anthropologues nouvellement licenciés (dans le cours intitulé "Human Career", avec enseignement en groupe) et de géographes (dans le cours de géographie physique). Il étaient une trentaine à la fois. Les professeurs d'anthropologie étaient très ouverts, et nous rencontrions volontiers les étudiants pour déjeuner ensemble à midi dans une brasserie locale. Nos échanges étaient souvent d'un niveau élevé. J'assistais en observateur à certains séminaires d'écologie culturelle donné par Clifford Geertz à son domicile. Le printemps, je partais en excursion vers le Wisconsin, pour visiter plusieurs sites où j'avais emmené les classes qui fréquentaient mes cours sur cette région. C'est à cette époque que j'appris que Howell préparait une expédition, prévue pour une durée de plusieurs années, vers la Rivière Omo au sud-ouest de l'Éthiopie, à la recherche de sites préhistoriques, et je partis avec lui.

L'Afrique Orientale combla mon imagination, et plus encore. Mon expérience de la forêt lors de ma jeunesse au Canada se révéla avoir été une bonne préparation à nos randonnées en brousse, qu'elles soient dans la jungle qui bordait les rivières, ou dans les hautes savanes touffues aux alentours. Les peuplades traditionnelles qui vivaient le long des frontières de l'Éthiopie, du Kenya et du Soudan étaient fascinantes. C'est d'ailleurs là que je fis ma première rencontre, des plus inattendues, sur un sentier de forêt aux abords de notre camp, je me trouvais nez à nez avec un homme d'environ deux mètres, pratiquement nu, mais armé d'une lance de la même hauteur. Son compagnon était vêtu d'une jupe en écorce. Pris de court, je restais bouche bée, et il eut un sourire. Nous éclatâmes tous les deux de rire et l'on se serra la main. Les Africains, je ne tardais pas à le découvrir, ont un sens de l'humour merveilleux. Par la suite, j'appris à travailler tranquillement sur tel site de fouilles, truelle à la main, sous la surveillance de six guerriers armés qui m'observaient d'un air solennel.

La vie de camp dans la brousse était des plus conviviales, et je passais quelque temps avec Richard Leakey, dans son campement sur l'autre berge de la rivière. Il avait trouvé un crâne de forme anatomique moderne, qui selon les calculs effectués par la suite remontait à 130 000 ans. C'était de loin le plus ancien spécimen de ce genre connu jusqu'alors. Je dressais la carte des roches

sédimentaires où celui-ci et un autre spécimen, plus ancien encore (Kibish I et II), avaient été trouvés et je les interprétais, ce qui lança l'hypothèse "africanisante" sur l'origine des ancêtres du genre humain. On découvrit plus tard des données d'ordre biomoléculaire qui suggéraient que nos contemporains descenderaient tous d'une "Ève" africaine vieille d'environ 150 000 ans.

En 1968, je retournais en hélicoptère dresser la carte des sédiments en surface d'une zone aussi grande que l'État du Rhode Island. Cela comportait une étude de la zone des méandres et des cours d'eau du delta de la rivière Omo, comme complément aux études des sédiments fossilifères du quaternaire menées parallèlement par d'autres chercheurs. Il y a entre 10 000 et 3 000 ans, le Lac Rudolf (Turkana) avait été plus profond de 60 à 80 mètres et avait parfois déversé ses eaux dans le bassin du Nil par les vastes étendues marécageuses du sud-ouest du Soudan. En réalité, de part ses périodes de crue et ses rives bordées de cultures indigènes, l'Omo fournissaient un modèle du Nil de l'époque primitive. Il recueillait les eaux d'un bassin hydrographique qui s'étendait jusqu'à une ligne de partage adossée à celui entre le Sobat et le Nil Bleu. Les vols de reconnaissance effectués en avion léger étaient tout aussi passionnants, et nous accédions régulièrement à la zone étudiée par la voie des airs depuis Nairobi en passant par la Vallée du Rift.

Même après le début de mon travail en Afrique méridionale en 1969, je ne manquais jamais l'occasion d'élargir le champ de mon expérience dans d'autres parties de cette région. Au Serengeti, j'étudiais l'évolution de la géomorphologie des savanes, et au centre de l'ancienne civilisation Axumite, sur les hauts plateaux d'Éthiopie, je pus démontrer qu'à l'époque, l'érosion du sol avait sérieusement dégradé la production agricole. Malgré un accident d'hélicoptère et certaines mésaventures pendant des parties de chasse, l'Afrique orientale reste parmi mes souvenirs les plus inoubliables.

Les recherches en Afrique méridionale devaient finalement s'étendre pendant neuf expéditions, couvrant en tout un période de treize ans. L'intérêt que je portais à cette région était basé sur sa ressemblance, sous certains aspects, aux environnements arides et partiellement arides du Moyen-Orient et du Bassin méditerranéen. De plus, il y avait relativement peu de chercheurs

qualifiés dans ce domaine. Mon attention se porta notamment sur les anciennes brèches dans les cavernes du Transvaal ; sur des sédiments plus jeunes du même genre et des agglomérés d'origine marine le long de la très belle côte sud ; sur d'anciennes couches d'origine lacustre dans les plateaux aplanis du Veld ; sur des tufs formés par des cascades sur d'anciens escarpements dolomitiques, sans compter des dépôts alluviaux de la vallée du Vaal et ses affluents. Ces études étaient concentrées sur un bonne trentaine de sites archéologiques, et sur différents groupements de gravures rupestres, pour lesquelles l'on consacra une saison de prises de relevés sur le terrain et de fouilles. Plus encore qu'en Afrique orientale, je travaillais ici sur toute une gamme d'environnements et de sites topographiques différents, depuis les couches géologiques fossilifères jusqu'aux vestiges de l'âge de pierre, aux peintures rupestres et aux formes architecturales. On perfectionne l'art de l'observation non pas par une répétition sans fin dans des conditions identiques, mais plutôt par la comparaison et le contraste. De même, les sites de genres différents enregistrent les changements en fonction de seuils différents, et contribuent à cerner différentes formes de variation du climat et de l'environnement, à différentes échelles, dans différentes zones, et à travers une région plus vaste. En Afrique méridionale je pus démontrer que des êtres humains primitifs étaient présents il y a plus de 100 000 ans.

A partir de la base de données régionale que j'avais recueillie, il apparut que les communautés humaines du Quaternaire tardif laissèrent inhabitées pendant plusieurs millénaires de larges régions marginales, moins productives. Cela semblait être une stratégie prévue pour minimiser les risques dans des environnements plus enclins à la sécheresse et aux conditions imprévisibles, car les différents groupes se rencontreraient trop rarement pour pouvoir fournir des renseignements utiles sur la migration des espèces animales ou la disponibilité de plantes nutritives. Dans une situation d'isolement, le manque d'information peut être aussi dangereux que le manque de réserves génétiques. Un tel "modèle de marginalité" implique de longues périodes pendant lesquelles certaines régions du continent africain seraient restées inoccupées, ce qui à son tour accentuerait l'évolution humaine par l'alternance de cycles de concentration généti-

que. Cela pouvait induire une "modernisation" génétique, sans avoir recours à des explications basées sur la migration induite.

Je m'étais toujours intéressé à la rencontre entre les sciences sociales et celles de l'environnement, et ce depuis la notion de Toynbee sur le défi et la réponse collective comme cause première de l'évolution de la société humaine. Pour éviter le piège du déterminisme, je savais que j'aurais besoin d'une approche subtile des sciences sociales, ce qui fut possible grâce à la fréquentation pendant de longues années des anthropologues de tous bords, et souvent à l'avant-garde du développement de leurs domaines respectifs. J'avais découvert d'emblée que la reconstitution de l'histoire de l'environnement, dans un contexte plus ou moins long, dépendait de la recherche originale sur le terrain, que ce soit par induction ou par déduction. Dès les années 1970, je me sentais suffisamment à l'aise pour aborder l'examen de ces rapports, tout d'abord par des séminaires au sujet de la géographie du peuplement et de l'archéologie. Je publiais un mince ouvrage sur l'écologie de l'irrigation en Égypte antique, en utilisant largement des sources historiques, et je poursuivis mes recherches sur le thème des effets des irrégularités des crues du Nil et l'évolution politique de la région. Mes conférences abordaient des combinaisons inhabituelles de thèmes d'ordre à la fois physiques et humains, tout en se référant largement à la géographie moderne.

Ma réputation auprès des différentes facultés de l'Université de Chicago était entrée dès 1970 dans une phase de déclin. L'anthropologie perdit Howell et tout une série d'autres chercheurs brillants, et leurs successeurs, héritiers du structuralisme, firent piètre figure. Entre 1968 et 1969, la géographie perdit trois chefs de département, qui ne furent même pas remplacés. Après 1971, les bourses et les dotations se tarirent, tout comme l'afflux d'étudiants de haut niveau. Mais j'avais appris au Wisconsin qu'il ne fallait pas tenter de changer les institutions académiques. En fait, je trouvais ailleurs la plupart de mes nouvelles satisfactions intellectuelles, ou par le biais de mes cours expérimentaux. En 1981 je pris un congé prolongé, sans me séparer entièrement de l'Université, et j'acceptais la chaire de géographie humaine à l'École Polytechnique Fédérale de Zurich, en Suisse. Mon hésitation se justifia, car dès mon arrivée je croisais le fer avec le président de l'école au sujet de ses projets inattendus pour l'avenir de

l'institut de géographie. Je ne restais que deux semestres, mais je développais une série de cours qui mettaient l'accent sur l'écologie humaine dans son contexte historique. Cela comprenait des thèmes tels que la démographie, les cycles longs de l'évolution de la population, la famine, la révolution industrielle, la justice sociale, la guerre et le génocide, et l'exploitation du Tiers Monde. Pour la géographie suisse, très conservatrice, un tel contenu était vu comme radical.

Entre-temps, en 1980, je m'étais lancé avec mon épouse dans un projet de longue haleine entièrement neuf. Il s'agissait d'effectuer une étude sur un groupe de villages de montagne sur une durée de 900 ans, depuis l'époque islamique jusqu'à nos jours. Élisabeth travaillait dans les archives locales et approfondissait l'aspect ethnographique dans "notre" village, tandis que je me consacrais à des excavations de sites islamiques et j'étudiais le mode de vie traditionnel, agricole et pastoral. Je percevais ce projet comme l'achèvement d'un long processus, au cours duquel j'avais acquis l'expérience, le savoir et les techniques nécessaires pour me sentir à l'aise entre la géographie humaine et la géographie physique. Après mon retour à Chicago, un nouveau départ, tôt ou tard, était inévitable. Il eut lieu en 1984, lorsque j'acceptais une chaire universitaire au Texas. A Austin, j'eus de nouveau l'occasion de nouer des relations avec des étudiants de haut niveau. Mon enseignement se porta de plus en plus sur l'ethnicité et sur ce que j'appelle la rencontre intellectuelle entre le Vieux et le Nouveau Monde au Mexique, à l'époque coloniale. Certains de mes doctorants au Texas se sont spécialisés en géomorphologie, d'autres en géographie humaine, mais aucun n'a été exclusivement unidisciplinaire. De même que mon ancien département au Wisconsin s'est reconstitué, la géographie américaine a évolué et s'est ouverte à de nouveaux horizons. Peut-être figure-t-elle maintenant parmi les sciences sociales les moins complexées, à tel point que le *Sturm und Drang* de ma propre génération semblera pour celle de la haute conjoncture des années soixante comme une relique de l'Âge de Fer, irrépressible et empreinte de pacifisme. Dans leur sillage je trouvais moi-même la liberté. Non pas que je redécouvrais la géographie. Il semble plutôt que j'ai été récupéré, ce qui n'est pas sans fournir une satisfaction profonde.

BIBLIOGRAPHIE

- BUTZER K.W., "Coming full circle : Learning from the experience of emigration and ethnic prejudice", in *Light from the Ashes*, ed. P. Suedfeld, Ann Arbor : University of Michigan Press, in press.
- "Hartshorne, Hettner and The Nature of Geography", in *Reflections on Richard Hartshorne's The Nature of Geography*, eds. J.N. Entrikin and S.D. Brunn, Washington DC : Association of American Geographers, Occasional Paper 1, 1989, 35-52.
- "A marginality model to explain major spatial and temporal gaps in the Old and New World Pleistocene settlement records", *Geoarcheology*, 3, 1988, 193-203.
- "Environment, culture and human evolution", *American Scientist*, 65, 1997, 572-84.